

*Emma Cline*

# THE GIRLS

Roman





*Emma Cline*

# THE GIRLS

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Jean Esch*



*Quai Voltaire*

Titre original: *The Girls*.  
Random House, New York.

© Emma Cline, 2016.

© QUAI VOLTAIRE / LA TABLE RONDE, 2016,  
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

[editionslatable ronde.fr](http://editionslatable ronde.fr)

JE levai les yeux à cause du rire, et je continuai à regarder à cause des filles.

Je remarquai leurs cheveux tout d'abord, longs et pas coiffés. Puis leurs bijoux qui captaient l'éclat du soleil. Toutes les trois étaient trop loin, je ne voyais que les contours de leurs traits, mais ça n'avait pas d'importance : je savais qu'elles étaient différentes de toutes les autres personnes dans le parc. Les familles attendaient leur tour devant le grill pour acheter des saucisses ou des hamburgers. Des femmes en chemisiers à carreaux qui se collaient contre leurs amoureux, des enfants qui lançaient des boutons d'eucalyptus aux poules sauvages qui envahissaient l'allée. Ces filles aux cheveux longs semblaient glisser au-dessus de tout ce qui les entourait, tragiques et à part. Tels des membres de la famille royale en exil.

Je les observai bouche bée, sans honte, ni retenue : il me paraissait impossible qu'elles se tournent vers moi et me remarquent. J'avais oublié mon hamburger posé sur mes genoux, la brise transportait la puanteur du fretin venant de la rivière. C'était l'époque où j'examinais et classais immédiatement les autres filles, consciente chaque fois de tout ce qui me séparait d'elles, et je vis tout de suite que celle aux cheveux noirs était la plus jolie. Je m'y attendais, avant même d'avoir pu discerner

leurs visages. Une impression surnaturelle flottait autour d'elle et une robe à smocks sale couvrait à peine son cul. Elle était flanquée d'une rouquine maigre et d'une fille plus âgée, aussi pauvrement vêtues. Comme si on les avait repêchées dans un lac. Leurs bagues bon marché ressemblaient à des jointures supplémentaires. Elles s'aventuraient le long d'une frontière tortueuse, entre la beauté et la laideur, créant dans leur sillage une onde d'agitation. Les mères cherchaient leurs enfants du regard, muées par un sentiment qu'elles ne pouvaient pas nommer. Les femmes prenaient la main de leur amoureux. Les rayons de soleil transperçaient, comme toujours, les arbres – les saules endormis, le vent chaud qui soufflait sur les couvertures de pique-nique –, mais l'ambiance ordinaire était perturbée par le chemin que traçaient les filles dans le monde normal. Aussi racées et inconscientes que des requins qui fendent les flots.

## PREMIÈRE PARTIE





ÇA commence par la Ford qui remonte au ralenti l'allée étroite, le doux bourdonnement du chèvrefeuille qui épaissit l'atmosphère du mois d'août. Les filles assises à l'arrière se tiennent la main, les vitres sont baissées pour laisser entrer le suintement de la nuit. La radio diffuse de la musique jusqu'à ce que le conducteur, nerveux soudain, l'éteigne d'un geste brusque.

Ils escaladent le portail, encore orné de décorations de Noël. Ils rencontrent d'abord le calme muet du cottage du gardien ; celui-ci somnole sur le canapé, ses pieds nus posés côte à côte comme deux miches de pain. Dans la salle de bains, sa petite amie efface les demi-lunes brumeuses de son fard à paupières.

Puis la maison principale, où ils font sursauter la femme en train de lire dans la chambre d'amis. Le verre d'eau qui tremble sur la table de chevet, le coton humide de sa culotte. Son fils de cinq ans allongé près d'elle émet un babil incohérent pour lutter contre le sommeil.

Ils rassemblent tout le monde dans le salon. Ce moment où les personnes effrayées comprennent que la douce routine de leurs vies – le jus d'orange qu'on avale le matin, le virage incliné qu'on prend à vélo – est déjà terminée. Leurs visages changent comme un volet qu'on ouvre, le déverrouillage derrière les yeux.

J'avais si souvent imaginé cette nuit. La route de montagne obscure, la mer sans soleil. Une femme tombée sur la pelouse nocturne. Et bien que les détails se soient estompés avec les années, qu'ils aient changé de peau une première et une deuxième fois, quand j'entendis la serrure s'ouvrir en grinçant aux alentours de minuit, ce fut ma première pensée.

L'inconnu à la porte.

J'attendis que le bruit dévoile son origine. Le gosse d'un voisin qui renverse une poubelle sur le trottoir. Un cerf qui s'agite dans les buissons. Ça ne pouvait être que ça, me dis-je, ce bruit de ferraille lointain, dans l'autre partie de la maison, et j'essayai d'imaginer combien cet espace me paraîtrait inoffensif de nouveau dans la lumière du jour, calme et à l'abri du danger.

Mais le bruit se poursuivit et passa concrètement dans la vraie vie. J'entendais maintenant des rires dans l'autre pièce. Des voix. Le bruissement sous pression du réfrigérateur. Je cherchais des explications, mais ne cessais de me heurter à la pire des hypothèses. Pour finir, c'est ainsi que ça se terminerait. Prise au piège dans une maison qui n'était pas la mienne, parmi les éléments et les habitudes d'une vie qui n'était pas la mienne. Mes jambes nues, constellées de varices : comme je paraîtrais vulnérable quand ils me trouveraient, une femme d'un certain âge qui cherche un abri à tâtons.

Je restai couchée dans le lit, le souffle court, les yeux fixés sur la porte fermée. À attendre les intrus. Les horreurs que j'avais imaginées prenaient forme humaine et envahissaient la chambre ; il n'y aurait pas d'acte de bravoure, je le savais. Uniquement la terreur sourde, la douleur physique qu'il faudrait endurer. Je n'essaierais pas de fuir.

Je me levai seulement après avoir entendu la fille. Elle avait une voix haut perchée et inoffensive. Mais cela n'aurait pas dû me rassurer : Suzanne et les autres étaient des filles, et cela n'avait pas aidé qui que ce soit.

Je logeais dans une maison qu'on m'avait prêtée. Les cyprès sombres collés les uns aux autres derrière la fenêtre, le tressaillement de l'air salé. Je me nourrissais avec la même précipitation que dans mon enfance : une plâtrée de spaghettis nappés de fromage. Le sursaut du soda dans ma gorge. J'arrosais les plantes de Dan une fois par semaine, je les transportais l'une après l'autre dans la baignoire et plaçais le pot sous le robinet jusqu'à ce que la terre humide glougloute. Plus d'une fois je m'étais douchée avec un tapis de feuilles mortes dans la baignoire.

Mon héritage, ce qui restait des films de ma grand-mère – des heures de son sourire d'aigle, sa casquette de boucles bien ordonnées –, je l'avais dépensé dix ans plus tôt. Je m'occupais des espaces intermédiaires dans les vies d'autrui, en exerçant le métier d'aide à domicile. Je cultivais une invisibilité raffinée dans des vêtements asexués, masquais mon visage derrière une expression agréable et ambiguë de nain de jardin. L'aspect agréable était important, la magie de l'invisibilité n'opérant que lorsqu'elle épousait l'ordre correct des choses. Comme si c'était ce que je désirais moi aussi. Je veillais sur des personnes diverses. Un gamin inadapté, effrayé par les appareils électriques et les feux de signalisation. Une vieille dame qui regardait des talk-shows pendant que je comptais des pilules dans une soucoupe, des pilules rose pâle comme des bonbons délicats.

Ma dernière mission terminée, et aucune autre ne se présentant, Dan m'avait proposé sa maison de vacances – le geste attentionné d'un vieil ami – en donnant

l'impression que je lui rendais un service. La verrière plongeait les pièces dans l'obscurité brumeuse d'un aquarium, l'humidité faisait gonfler le bois. On aurait dit que la maison respirait.

La plage n'était pas très fréquentée. Trop froide, pas d'huîtres. L'unique route qui traversait la ville était bordée de caravanes, rassemblées en lotissements tentaculaires. Moulins à vent qui claquent, vérandas envahies de bouées et de gilets de sauvetage décolorés, les décorations des gens modestes. Je fumais parfois un peu de la marijuana duveteuse et âcre de mon ancien propriétaire, ensuite je marchais jusqu'au magasin en ville. Une tâche dont je pouvais venir à bout, aussi définie que le lavage d'un plat. C'était soit sale soit propre, et j'appréciais ces binarités, la façon dont elles étaient une journée.

Je voyais rarement des gens dehors. Les seuls adolescents de la ville semblaient se tuer en employant des méthodes effroyablement rustiques ; j'entendais parler d'accidents de pick-up à deux heures du matin, d'une soirée pyjama dans un camping-car qui se terminait par un empoisonnement au monoxyde de carbone, de la mort d'un quarterback. Je ne savais pas si c'était un aléa de la vie rurale, un excès de temps libre, d'ennui et de 4 × 4, ou si c'était un truc spécifique à la Californie, un grain dans la lumière qui incitait aux prises de risques et aux cascades cinématographiques stupides.

Je n'avais même pas mis les pieds dans l'océan. Une serveuse du café m'avait expliqué que c'était un vivier de grands requins blancs.

Ils levèrent les yeux dans l'éclat délavé des lumières de la cuisine, tels des rats laveurs surpris dans les ordures. La fille poussa un cri strident. Le garçon se dressait de toute sa hauteur dégingandée. Ils n'étaient

que deux. Mon cœur cavalaît, mais ils étaient si jeunes, des ados du coin, pensai-je, qui s'introduisaient dans les maisons de vacances. Je n'allais pas mourir.

— Putain de merde.

Le garçon posa sa bouteille de bière, la fille s'accrochait à lui. Il avait dans les vingt ans et portait un short à poches. Chaussettes blanches montantes, acné rosée sous un léger rideau de barbe. Mais elle, c'était une petite chose. Quinze ou seize ans, des jambes pâles, marbrées de bleu.

Je tentai de rassembler le peu d'autorité que je possédais, en plaquant le bas de mon T-shirt contre mes cuisses. Quand je menaçai d'appeler la police, le garçon ricana.

« Allez-y. » Il attira la fille contre lui. « Appelez les flics. Vous savez quoi ? » Il sortit son portable. « C'est moi qui vais les appeler. »

L'écran de peur que je retenais dans ma poitrine se volatilisa soudain.

« Julian ? »

J'avais envie de rire. La dernière fois que je l'avais vu, il avait treize ans, il était maigre et imberbe. Le fils unique de Dan et Allison. Chouchouté, présenté dans des concours de violoncelle à travers tout l'ouest des États-Unis. Un cours particulier de mandarin le jeudi, du pain complet et des vitamines gélatineuses, autant de protections parentales contre l'échec. Tout cela pour se retrouver à la fac de Long Beach ou d'Irvine. Il y avait eu des problèmes, ça me revenait. Un renvoi, ou peut-être une version édulcorée, une orientation vers un institut universitaire de premier cycle. Julian avait été un enfant timide, irritable, qui tremblait devant les autoradios et les aliments inconnus. À présent, il possédait des angles saillants, des tatouages rampaient sous sa chemise. Il ne se souvenait pas de moi, et pourquoi s'en souviendrait-il ?

J'étais une femme qui se situait en dehors du champ de son intérêt érotique.

« Je loge ici quelques semaines, expliquai-je, consciente de mes jambes nues, gênée par ce mélodrame, la menace d'appeler la police. Je suis une amie de ton père. »

Je vis l'effort qu'il faisait pour me situer, pour me donner un sens.

« Evie », dis-je.

Toujours rien.

« J'avais un appartement à Berkeley. Près de chez ton prof de violoncelle... »

Dan et Julian passaient parfois après les cours. Julian buvait goulûment son lait et esquinçait ma table avec ses coups de pied à répétition.

« Oh, la vache, dit Julian. Ouais. »

Je n'aurais su dire s'il se souvenait réellement de moi ou si j'avais évoqué suffisamment de détails apaisants.

La fille se tourna vers Julian, le visage aussi lisse qu'une cuillère.

« Tout va bien, trésor », dit-il en l'embrassant sur le front, avec une tendresse inattendue.

Il me sourit et je m'aperçus qu'il était ivre, ou peut-être juste défoncé. Ses traits étaient flous, une moiteur malade couvrait sa peau, mais son éducation bourgeoise ressurgit comme une langue maternelle.

« Je vous présente Sasha, dit-il en lui donnant un petit coup de coude.

— Salut », gazouilla-t-elle, mal à l'aise.

J'avais oublié ce côté bêta des adolescentes : le désir d'être aimée éclairait son visage de manière si flagrante que j'en étais gênée.

« Sasha, dit Julian, je te présente... »

Ses yeux avaient du mal à se fixer sur moi.

« Evie, lui rappelai-je.

— Oui, voilà. Evie. La vache. »

Il but une gorgée de bière au goulot, la bouteille ambrée capta la stridence de la lumière. Il regardait derrière moi. Les meubles, les livres sur les étagères, comme si j'étais chez moi et lui l'intrus.

« Bon sang, vous avez dû croire qu'on était des cambrioleurs, ou je sais pas quoi.

— J'ai pensé que vous étiez du coin.

— Cette maison a déjà été cambriolée une fois, dit Julian. Quand j'étais gamin. On n'était pas là. Ils ont juste volé nos combinaisons et un paquet d'ormeaux dans le congélo. »

Il but une autre gorgée.

Sasha ne le quittait pas des yeux. Elle portait un short découpé dans un jean, inadapté au froid de la côte, et un sweat-shirt trop large qui devait appartenir à Julian. Mâchouillé et humide aux poignets. Son maquillage était épouvantable, mais avant tout symbolique, supposais-je. Je sentais que mon regard posé sur elle la rendait nerveuse. Je comprenais son inquiétude. À son âge, je ne savais pas comment bouger, je me demandais si je marchais trop vite, si les autres percevaient la gêne et la raideur qui étaient en moi. Comme si ma performance était sans cesse examinée et jugée insuffisante. Je me dis que Sasha était très jeune. Trop jeune pour être ici avec Julian. Elle semblait deviner ce que je pensais car elle me regardait avec un dédain étonnant.

« Je suis désolée que ton père ne t'ait pas prévenu que j'étais là, dis-je. Je peux dormir dans l'autre chambre, si vous voulez le grand lit. Et si vous préférez rester seuls, je trouverai bien... »

— Non, dit Julian. Sasha et moi, on peut dormir n'importe où, hein, trésor ? De toute façon, on ne fait que passer. On monte vers le nord. Pour chercher de l'herbe. J'effectue le trajet de L.A. à Humboldt au moins une fois par mois. »

Il pensait m'impressionner.

« Mais j'en vends pas, précisa-t-il en faisant marche arrière. Je transporte, c'est tout. Deux sacs étanches et un scanner de police, pas plus compliqué que ça. »

Sasha paraissait soucieuse. Allais-je leur causer des ennuis ?

« Comment vous avez connu mon père, déjà ? »

Julian vida sa bouteille de bière et en ouvrit une deuxième. Ils avaient apporté plusieurs packs. Entre autres emplettes : les restes d'un assortiment de fruits secs. Un paquet intact de vers de terre acidulés, un emballage de fast-food rance et froissé.

« On s'est connus à L.A., dis-je. On a vécu ensemble quelque temps. »

Dan et moi avions partagé un appartement à Venice Beach à la fin des années 1970, Venice avec ses ruelles du tiers-monde, les palmiers qui frappaient les fenêtres dans le vent chaud de la nuit. Je vivais de l'argent des films de ma grand-mère et préparais mon diplôme d'infirmière. Dan essayait de percer comme comédien. Il n'y réussirait jamais. Au lieu de cela, il avait épousé une rentière et lancé une société de produits végétariens surgelés. Maintenant, il possédait une maison qui datait d'avant le tremblement de terre, à Pacific Heights.

« Oh, attendez voir... Son amie de Venice ? » Julian semblait plus réactif soudain. « C'est quoi votre nom, déjà ?

— Evie Boyd », dis-je et l'expression qui apparut sur son visage me surprit : une identification, partielle, mais aussi un véritable intérêt.

« Attendez... » Il lâcha la fille et celle-ci parut se dégonfler d'un coup. « C'était vous ? »

Dan lui avait peut-être raconté à quel point les choses avaient mal tourné pour moi. Cette pensée me mit mal à l'aise et je portai ma main à mon visage, instinctivement. Une vieille manie honteuse de l'adolescence, quand je voulais cacher un bouton. Une main posée



nonchalamment sur le menton, tripotant ma bouche. Comme si, en faisant cela, je n'attirais pas l'attention, je n'aggravais pas les choses.

Julian était tout excité maintenant.

« Elle vivait dans une secte, expliqua-t-il à la fille. Pas vrai ? » demanda-t-il en se retournant vers moi.

Un gouffre de terreur s'ouvrit dans mon ventre. Julian continuait à m'observer, paré d'attente et d'espoir. La respiration sautillante et hachée.

J'avais quatorze ans, cet été-là. Suzanne en avait dix-neuf. Le groupe faisait parfois brûler un encens qui nous rendait somnolentes et dociles. Suzanne lisait à voix haute un vieux numéro de *Playboy*. Les Polaroid obscènes et brillants que nous déroptions et échangeions comme des cartes de joueurs de base-ball.

Je savais avec quelle facilité ça pouvait arriver, le passé à portée de main, comme le faux pas cognitif d'une illusion d'optique. La tonalité d'une journée liée à un objet particulier : l'écharpe en mousseline de soie de ma mère, l'humidité d'un potiron coupé en deux. Certains motifs formés par les ombres. Même l'éclat du soleil sur le capot d'une voiture blanche pouvait provoquer en moi une ondulation temporaire, entrouvrir une fenêtre sur le passé. Des vieux bâtons de rouge à lèvres Yardley – qui n'étaient plus qu'un amas de miettes cireuses – partaient à cent dollars sur Internet. Pour que des femmes retrouvent cette odeur de renfermé, chimique et florale. C'est dire à quel point les gens avaient besoin de s'assurer que leurs vies avaient bien eu lieu, que la personne qu'ils avaient été existait encore en eux.

Tant de choses me revenaient. La saveur piquante du soja, la fumée dans les cheveux de quelqu'un, les collines herbeuses qui viraient au blond en juin. Un agencement de chênes et de rochers aperçu du coin de l'œil pouvait déclencher quelque chose dans ma poitrine,

mes paumes devenaient brusquement moites sous l'effet de l'adrénaline.

Une marque de dégoût de la part de Julian, peut-être même de la peur, ne m'aurait pas surprise. C'était la réaction logique. Mais j'étais troublée par la façon dont il me regardait. Avec une sorte d'effroi mêlé d'admiration.

Son père avait dû lui raconter. L'été de la maison délabrée, les mêmes brûlés par le soleil. La première fois où j'avais essayé d'en parler à Dan, la nuit où la panne de courant à Venice avait provoqué une intimité apocalyptique à la lueur des bougies, il avait éclaté de rire. Même une fois convaincu que je disais la vérité, il continuait de parler du ranch avec ce même ton bêtement moqueur. Comme un film d'horreur aux mauvais trucages, la perche qui pend dans le cadre et transforme le carnage en comédie. C'était un soulagement d'exagérer ma distance, de remiser mon implication dans l'emballage rationnel de l'anecdote.

Le fait que mon nom n'apparaisse pas dans la plupart des livres facilitait les choses. Ni dans les éditions de poche aux titres dégoulinants de sang, ni sur le papier glacé des photos de la scène de crime. Ni même dans l'ouvrage moins connu, mais plus exact, écrit par l'avocat principal, truffé de détails sordides, jusqu'aux spaghetti pas encore digérés, retrouvés dans l'estomac du petit garçon. Les seules lignes qui parlaient de moi étaient enfouies dans le livre, aujourd'hui épuisé, d'un ancien poète, et il avait mal orthographié mon nom, sans établir le lien avec ma grand-mère. Ce même poète affirmait que la CIA produisait des films pornos dans lesquels jouait une Marilyn Monroe droguée, des films vendus aux politiciens et aux chefs d'État étrangers.

« C'était il y a si longtemps, dis-je à Sasha, mais son regard resta vide.

— N'empêche, dit Julian. J'ai toujours trouvé ça beau. Tordu, mais beau. Une manifestation déglinguée, mais une manifestation malgré tout. Une pulsion artistique. Détruire pour créer, et tout ce baratin hindouiste. »

Je vis qu'il prenait mon ahurissement pour de l'approbation.

« La vache, je peux même pas imaginer, dit-il. Se retrouver pour de bon au milieu d'un truc pareil. »

Il attendait que je réagisse. J'étais mal à l'aise, prisonnière de l'éclairage de la cuisine : ne voyaient-ils donc pas que la lumière était trop forte ? Je me demandais si la fille était vraiment jolie. Ses dents avaient une teinte jaune.

Julian lui donna un petit coup de coude.

« Sasha ne sait même pas de quoi on parle. »

La plupart des gens connaissaient au minimum un détail atroce. Des étudiants se déguisaient parfois en Russell pour Halloween en s'aspergeant les mains de ketchup chapardé au réfectoire. Un groupe de black metal avait reproduit le cœur sur la pochette d'un album, ce même cœur buriné que Suzanne avait laissé sur le mur de Mitch. Avec le sang de la femme. Mais Sasha paraissait si jeune, pourquoi en aurait-elle entendu parler ? Pourquoi s'y intéresserait-elle ? Elle était perdue dans cette certitude profonde que rien n'existait en dehors de sa propre expérience. Comme si les choses ne pouvaient aller que dans un seul sens, et les années vous entraînaient dans un couloir jusqu'à la pièce où attendait votre personnalité inévitable, embryonnaire, prête à être dévoilée. Quelle tristesse de découvrir que parfois vous n'atteigniez jamais cet endroit. Que parfois vous passiez votre vie entière à dérapper à la surface, tandis que les années s'écoulaient, misérables.

Julian caressa les cheveux de Sasha.

« C'était un truc complètement dément. Des gens assassinés par des hippies à Marin. »

Cette chaleur sur son visage je la connaissais. C'était la même ferveur que chez ces individus qui peuplaient les forums sur Internet, apparemment inépuisables et immortels. Ils se bousculaient pour s'approprier l'affaire, adoptaient le même ton entendu, un vernis d'érudition qui masquait la morbidité fondamentale de l'entreprise. Que cherchaient-ils parmi toutes ces banalités ? Comme si le temps qu'il avait fait ce jour-là comptait. La moindre information prenait de l'importance quand on s'attardait dessus : la station que diffusait la radio dans la cuisine de Mitch, le nombre et la profondeur des coups de couteau. La façon dont les ombres avaient trembloté sur cette voiture-là, sur cette route-là.

« Je ne suis restée avec eux que quelques mois, dis-je. Pas de quoi en faire un plat. »

Julian parut déçu. Je me représentais la femme qu'il voyait en me regardant : les cheveux ébouriffés, les virgules d'inquiétude autour des yeux.

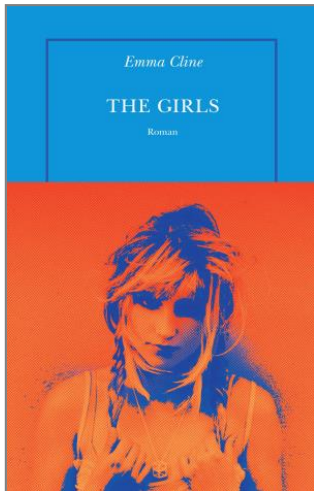
« Mais c'est vrai, ajoutai-je, j'y allais souvent. »

Cette réponse me fit revenir pour de bon dans son champ d'intérêt.

Je décidai d'en rester là.

Je ne lui dis pas que j'aurais préféré ne jamais rencontrer Suzanne. Que j'aurais préféré rester à l'abri dans ma chambre, dans les collines arides près de Petaluma, les livres de mon enfance avec leurs dos dorés, serrés comme des sardines sur les étagères. C'est pourtant la vérité. Mais certaines nuits, incapable de dormir, je pelais lentement une pomme au-dessus de l'évier et je laissais la guirlande de peau s'allonger sous le scintillement du couteau. Cernée par l'obscurité de la maison. Parfois, ça ne ressemblait pas à un regret. C'était un manque.

Julian poussa Sasha dans l'autre chambre tel un jeune chevrier paisible. En me demandant si j'avais



# The Girls

## Emma CLINE

Couverture : Nicolas Galy pour  
[www.noook.fr](http://www.noook.fr)

Cette édition électronique du livre

*The Girls* d'Emma CLINE

a été réalisée le 17 juin 2016

par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782710376569 - Numéro d'édition : 280981).

Code Sodis : N707772 - ISBN : 9782710376583

Numéro d'édition : 280983.